

Marx, productiviste ou précurseur de l'écologie ?

Jean-Marie Harribey

Forum « Marx, 200 ans », *L'Humanité*, Paris, 17 février 2018

On comprend pourquoi une telle question est posée. L'accumulation du capital bute périodiquement sur les contradictions sociales qu'elle engendre mais elle bute aussi maintenant sur les limites de la planète. Il devient donc de plus en plus difficile, pour ces deux raisons jumelées, de faire produire par la force de travail toujours davantage de *valeur économique* et de la monnayer sur le marché, de la « réaliser », comme disait Marx. Autrement dit, le capitalisme ne peut trop exploiter la force de travail sans ruiner ses possibilités d'expansion, et il ne peut non plus trop exploiter la nature sans détériorer ou détruire la base matérielle de l'accumulation. La crise écologique double la crise sociale pour faire de la crise actuelle une crise de type systémique.

Que devient dans ses conditions le développement des forces productives mené tambour battant par la bourgeoisie et tant vanté par Marx et Engels dans le *Manifeste du parti communiste* en 1848 ? Faut-il y voir la légitimation du productivisme et donc la raison de l'accusation portée par nombre d'écologistes actuels contre Marx, d'autant que les régimes prétendument communistes ont, pendant le XX^e siècle, fait autant de dégâts écologiques que le capitalisme ? Sans tomber dans une posture totalement opposée qui ferait de Marx l'un des premiers écologistes au sens où on l'entend aujourd'hui, il est possible de faire état de recherches et de réflexions qui renouvellent les termes dans lesquels le sujet est posé.

Disons d'emblée, et cela ne surprendra personne, que Marx, comme sur beaucoup de sujets, a une pensée complexe, qui peut paraître contradictoire au premier abord, mais qui reflète sans doute la complexité de la réalité. Prenons trois plans de discussion de complexité et de controverses croissantes. Y a-t-il chez Marx un déterminisme ou un économisme qui conduirait au productivisme ? Instrumentalise-t-il la nature ou met-il en avant le métabolisme avec elle ? La loi de la valeur de Marx intègre-t-elle la nature ?

1. Déterminisme, économisme et productivisme ?

À n'en pas douter, Marx, qui vit dans ce siècle où explosent le progrès des connaissances et des techniques, la révolution industrielle capitaliste, en même temps que les révolutions sociales, exprime clairement l'idée que le développement des forces productives hâtera, d'une part, les contradictions sociales et donc la victoire du prolétariat, mais plus encore, hâtera la sortie du règne de la nécessité pour accéder à celui de la liberté¹. Sans doute même il voit dans le développement des forces productives la condition *sine qua non* de l'émancipation.

Ici commence la discussion qui mènera aux nuances, voire aux oppositions. Une première question peut être posée : faire du développement des forces productives un condition nécessaire, sinon suffisante, relève-t-il d'un déterminisme qui serait ici un économisme ? Lorsque Marx entreprend la critique de l'économie politique, il attribue à la dialectique entre forces productives et rapports sociaux de production la fonction de matrice matérielle au sein de laquelle les classes antagonistes vont faire l'histoire. Il se situe moins dans le domaine normatif que dans le positif, quelles que soient les variantes qu'il ait données de son interprétation de l'histoire. Il nous a laissé tantôt une version apparemment plutôt déterministe : « Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur

¹ K. Marx, *Le Capital*, Livre III, 1894, Paris, Gallimard, La Pléiade, *Œuvres*, 1968, tome II, p. 1487.

vous donnera la société avec le capitaliste industriel. »² Et aussi une version plus complexe, insistant sur la lutte des classes et sur la dialectique entre infrastructures et superstructures, dont s'inspireront plus tard certains de ses continuateurs pour considérer que les représentations des rapports sociaux sont constitutives de ceux-ci, à un moment donné parce qu'elles les légitiment, et dans le temps parce qu'elles légitiment leur reproduction ou bien leur transformation. Que l'on pense par exemple aux travaux de Bourdieu ou de Godelier³. Dans les deux versions de l'histoire présentée par Marx, le possible primat de l'économie relève du positif : si l'économie agit, c'est au niveau des causes et non des fins comme chez Adam Smith et plus généralement chez les libéraux.

Quoi qu'il en soit, la reproduction des conditions d'existence de l'homme passe par son rapport à la nature. Produire n'est jamais un acte humain hors sol. « L'essence humaine de la nature n'existe d'abord que pour l'homme social ; car c'est là seulement que la nature est pour lui un *lien avec l'homme*, c'est là qu'il vit pour l'autre et l'autre pour lui, c'est là qu'elle est le fondement de sa propre existence humaine et l'élément vital de l'humaine réalité. C'est là seulement que sa *vie naturelle* est sa vie humaine. La société est l'unité essentielle et parfaite de l'homme avec la nature, la vraie résurrection de la nature, le naturalisme accompli de l'homme et l'humanisme accompli de la nature. [...] La nature, telle qu'elle se fait dans l'histoire – acte de genèse de la société humaine – est la nature réelle de l'homme ; bien que sous une forme aliénée, elle devient, grâce à l'industrie, la vraie nature *anthropologique*. »⁴

2. Instrumentalisation de la nature *versus* métabolisme

S'ouvre alors une deuxième discussion. « Si bien que c'est seulement le capital qui crée la société civile bourgeoise et développe l'appropriation universelle de la nature et de la connexion sociale elle-même par les membres de la société. *D'où la grande influence civilisatrice du capital*. Le fait qu'il produise un niveau de société par rapport auquel tous les autres niveaux antérieurs n'apparaissent que comme des développements locaux de l'humanité et comme une idolâtrie naturelle. C'est seulement avec lui que la nature devient un pur objet pour l'homme, une pure affaire d'utilité ; qu'elle cesse d'être reconnue comme une puissance pour soi ; et même la connaissance théorique de ses lois autonomes n'apparaît elle-même que comme une ruse visant à la soumettre aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production. »⁵

Là encore, la « pure affaire d'utilité » est-elle une prise de position normative pour Marx ou bien doit-elle être comprise comme un élément critique de l'instrumentalisation de la nature par le capitalisme ? L'« influence civilisatrice du capital » n'entrerait-elle pas en contradiction avec le concept de métabolisme et avec la logique du vivant ?

« Concrètement l'universalité de l'homme apparaît précisément dans le fait que la nature entière constitue son prolongement non organique, dans la mesure où elle est son moyen de subsistance immédiat et la matière, l'objet et l'outil de son activité vitale. La nature, pour autant qu'elle n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non organique de l'homme. L'homme vit de la nature – ce qui signifie que la nature est son corps et qu'il doit maintenir des rapports constants avec elle pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est liée à la nature ne signifie rien d'autre que la nature est liée à elle-même, car l'homme est une partie de la nature. »⁶

John Bellamy Foster a soutenu que Marx n'a jamais cessé, depuis ses premiers travaux de jeunesse jusqu'aux œuvres de maturité, d'inscrire sa théorie critique du capitalisme dans la

² K. Marx, *Misère de la philosophie*, 1847, Paris, Gallimard, La Pléiade, *Œuvres*, tome I, 1965, p. 79.

³ P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1980. M. Godelier, *L'idéal et le matériel, Pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard, 1984.

⁴ K. Marx, *Manuscrits parisiens de 1844 (Économie et philosophie)*, Paris, Gallimard, La Pléiade, *Œuvres*, 1968, tome II, p. 81 et 87.

⁵ K. Marx, *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)*, Paris, Éd. sociales, 1980, tome I, p. 349.

⁶ K. Marx, *Manuscrits parisiens de 1844, op. cit.*, p. 62.

relation que l'homme entretient avec la nature. Cette relation est désignée par le concept de métabolisme que Marx importe des travaux de son contemporain, le chimiste allemand Justus von Liebig. Celui-ci montrait combien l'agriculture moderne ruinait les possibilités de retour à la terre des éléments nutritifs permettant le renouvellement de la fertilité des sols. Et Marx analyse comment le développement des forces productives au sein du capitalisme provoque une « rupture métabolique entre la production humaine et ses conditions naturelles »⁷. Cette rupture est illustrée par la pollution des villes, la perte de fertilité des sols, phénomènes déjà sensibles au XIX^e siècle, et la coupure des villes et des campagnes, tous problèmes sur lesquels Marx revient fréquemment dans *Le Capital* :

« Dans l'agriculture comme dans la manufacture, la transformation capitaliste de la production semble n'être que le martyrologue du producteur, le moyen de travail que le moyen de dompter, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du travail que l'oppression organisée de sa vitalité, de sa liberté et de son indépendance individuelles. La dissémination des travailleurs agricoles sur de plus grandes surfaces brise leur force de résistance, tandis que la concentration augmente celle des ouvriers urbains. Dans l'agriculture moderne, de même que dans l'industrie des villes, l'accroissement de productivité et le rendement supérieur du travail s'achètent au prix de la destruction et du tarissement de la force de travail. En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol ; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les États-Unis du nord de l'Amérique, par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : *La terre et le travailleur.* »⁸

« Le fait, pour la culture des divers produits du sol, de dépendre des fluctuations du marché, qui entraînent un perpétuel changement de ces cultures, l'esprit même du capitalisme, axé sur le profit le plus immédiat, sont en contradiction avec l'agriculture, qui doit mener sa production en tenant compte de l'ensemble des conditions d'existence permanentes des générations humaines qui se succèdent. »⁹

Marx a donc toujours eu une conception matérialiste des rapports sociaux mais également de l'insertion de ces rapports dans la nature. Le travail est précisément la mise en action de cette dialectique. C'est la raison pour laquelle Marx et Engels adhèrent immédiatement à la théorie de l'évolution des espèces de Darwin. Et Engels écrit dans la *Dialectique de la nature* : « Cependant, ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. [...] Ainsi les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement. »¹⁰

⁷ J.B. Foster, *Marx écologiste*, Paris, Amsterdam, 2011, p. 43. J.-M. Harribey, « La portée écologiste de l'œuvre de Marx selon Foster », *Actuel Marx*, n° 52, 2^e semestre 2012, p. 122-129, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/soutenabilite/ecologie-marx-foster.pdf>. La démarche de Foster est proche de celle de Paul Burkett (*Marx and nature: a red and green perspective*, London, Palgrave Macmillan, 1999 ; *Marxism and ecological economics, toward a red and green political economy*, Boston, Brill, 2006) ; et de celle d'Elmar Altvater (*Die Zukunft des Marktes. Ein Essay über die Regulation von Geld und Natur nach dem Scheitern des "real existierenden Sozialismus"*, Münster, Westfälisches Dampfboot, 1992).

⁸ K. Marx, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 998.

⁹ Marx, *Le Capital*, Livre III, Paris, Éd. Sociales, 1974, tome 3, p. 10, note 1, ou dans *Œuvres*, Gallimard, La Pléiade, 1968, tome 2, p. 1289, note a.

¹⁰ F. Engels, *Dialectique de la nature*, 1883, d'après la traduction d'Émile Bottigelli dans Paris, Éd. Sociales, 1968, version numérique de Jean-Marie Tremblay, http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_friedrich/dialectique/engels_dialectique_nature.pdf, p. 141.

Pourquoi alors Marx est-il accusé par certains auteurs d'avoir « raté un rendez-vous » avec Sergueï Podolinsky ?¹¹ Celui-ci proposa à Marx et Engels une idée qui tentait de concilier valeur-travail et quantité d'énergie, c'est-à-dire un premier essai de synthèse entre thermodynamique et économie. Dans son esprit, cela signifiait que le surtravail de Marx qui permet l'accumulation du capital ne fait que convertir de l'énergie, qui en raison de la loi de l'entropie, se dissipe. Ainsi, la productivité du travail ne serait que la traduction de la conversion de l'énergie. Engels conseilla à Marx de s'éloigner de l'idée de Podolinsky, pour de bonnes et mauvaises raisons. S'il est exact que la valeur est un rapport social, et qu'on ne peut passer d'une formulation en termes de travail abstrait validé monétairement à un équivalent énergétique, il n'en reste pas moins que l'activité travail suppose des flux énergétiques. Mais Marx et Engels craignirent que cela conduise à faire silence sur le rapport social.

En tout cas, plusieurs auteurs marxistes exprimèrent des critiques envers Marx. James O'Connor considère qu'il aurait négligé la « seconde contraction du capitalisme »¹². Ted Benton va plus loin en affirmant que, héritier de l'économie politique classique, Marx aurait récusé la notion de limites naturelles et surévalué les capacités de transformation par le travail¹³. Et Daniel Tanuro avance que Marx et Engels n'aurait pas saisi le passage d'une énergie de flux renouvelable (le bois) à une énergie de stock épuisable (fossiles)¹⁴.

Les auteurs marxistes qui ont repris la question posée sont donc partagés. Face aux critiques précédentes, Foster défend l'idée qu'il y a six aveuglements attribués à Marx en matière d'écologie – à savoir son incapacité à prévoir 1) l'exploitation de la nature ; 2) le rôle de la nature dans la création de richesse ; 3) l'existence de limites naturelles ; 4) le caractère variable de la nature ; 5) le rôle de la technologie dans la dégradation environnementale ; et 6) l'incapacité de la simple abondance économique à résoudre les problèmes environnementaux – qui lui sont en réalité attribués à tort. »¹⁵

Ces questions restent ouvertes et elles renvoient à une autre discussion, récurrente depuis deux siècles d'essor industriel, sur la neutralité ou non de la technique et donc sur l'importance des choix techniques quant au devenir de la société. Discussion complexe qui, souvent brouille les cartes et les rebat : d'un côté, le volontarisme politique invite à penser qu'il suffit de changer les rapports de propriété pour que la technique soit au service du socialisme, au risque de retomber dans les erreurs des révolutions du XX^e siècle ; de l'autre, une critique de la technique en soi, au risque de retomber dans un déterminisme technique condamnant a priori toute tentative d'émancipation.

3. La loi de la valeur intègre-t-elle la nature ?

Le troisième niveau de discussion peut-il éclairer les deux premiers ? La critique la plus triviale faite à Marx, émise par la plupart des théoriciens écologistes, est que sa théorie de la

¹¹ F.-D. Vivien, « Marxisme et écologie politique, le rendez-vous manqué de Sergueï Podolinsky », dans *Actuel Marx Confrontation, Actualiser l'économie de Marx*, Paris, PUF, 1996, p. 127-141. Pour une critique de cette thèse, voir D. Bensaïd, « Le tourment de la matière, Marx, productivisme et écologie », octobre 1993, <http://danielbensaid.org/Marx-productivisme-et-ecologie>. Voir aussi M. Husson, « Marx a-t-il inventé l'écosocialisme ? », *Alencontre*, 21 décembre 2017, <http://alencontre.org/ecologie/marx-a-t-il-invente-lecosocialisme.html>.

¹² J. O'Connor, « La seconde contradiction du capitalisme : causes et conséquences », *Actuel Marx*, n° 12, 2^e semestre 1992, p. 30-36, reproduit dans J.-M. Harribey et M. Löwy (dir.), *Capital contre nature*, Paris PUF, 2003, p. 57-66.

¹³ T. Benton, « Marxisme et limites naturelles : critique et reconstruction écologiques », *Actuel Marx*, n° 12, 2^e semestre 1992, p. 59-95, reproduit dans J.-M. Harribey et M. Löwy (dir.), *Capital contre nature*, Paris PUF, 2003, p. 23-55.

¹⁴ D. Tanuro, *L'impossible capitalisme vert*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2010.

¹⁵ J.B. Foster, *Marx écologiste, op. cit.*, p. 84.

valeur ne prendrait pas en compte la valeur de la nature. Il y a trois contresens dans cette position.¹⁶

Le premier est d'ignorer la différence entre richesse et valeur, de réduire la première à la seconde, comme le font d'ailleurs tous les économistes néoclassiques. Or, Marx n'a cessé de répéter que « la terre peut exercer l'action d'un agent de la production dans la fabrication d'une valeur d'usage, d'un produit matériel, disons du blé. Mais elle n'a rien à voir avec la production de la *valeur du blé*. »¹⁷ La nature est nécessaire à la production de valeur, elle est une richesse, mais incommensurable à une quelconque valeur économique. De ce premier contresens découlent deux autres.

Contrairement à ce que soutiennent nombre d'écologistes et tous les néoclassiques, la nature n'a pas de valeur économique intrinsèque, parce que la catégorie valeur n'appartient pas à l'ordre naturel, elle est d'ordre socio-anthropologique. Et, au sein de ce dernier, la valeur de la nature relève d'un autre registre que l'économie : l'éthique, le philosophique ou le politique, non quantifiables.

Le troisième contresens porte sur l'analyse de la crise capitaliste. En ne prenant qu'un seul critère pour simplifier, l'évolution du taux de profit comme indicateur de crise ou de non-crise, que peut-on dire ? Le taux de profit est le rapport entre plus-value et capital engagé. Il augmente si la productivité du travail augmente plus vite que les salaires (c'est-à-dire si le taux de plus-value prélevée sur la force de travail s'accroît) et si l'efficacité du capital s'améliore (parce que les machines sont plus performantes ou parce que les matières premières sont plus accessibles). Il se décompose donc en une variable de répartition des revenus et une variable d'efficacité du capital technique mis en œuvre, laquelle efficacité ne dépend pas que de la qualité des machines mais également de l'accès aux ressources, car le capital que Marx appelle constant comprend le capital fixe et le capital circulant.¹⁸ La loi de la valeur de Marx intègre à la fois les contradictions sociales et les contradictions matérielles. CQFD.

On renoue en conclusion avec le point de départ : la loi de la valeur, comme rapport social, n'exprime pas un projet normatif, mais propose une problématique analytique critique. Dès lors, la question « Marx, productiviste ou écologiste ? », d'une part peut être dédramatisée, c'est-à-dire moins binarisée, et d'autre part recontextualisée, historicisée. Mais il serait curieux d'affirmer que la loi de la valeur de Marx, censée exprimer le cœur des rapports sociaux capitalistes, ne puisse intégrer la question écologique.

¹⁶ Voir J.-M. Harribey, *La richesse, la valeur et l'inestimable, Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2013.

¹⁷ K. Marx, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, p. 1430.

¹⁸ Pour plus de détails techniques, J.-M. Harribey, « L'impact cumulé des crises sociale et écologique du capitalisme sur le devenir de la croissance : la fin programmée de celle-ci », Colloque international Recherche et régulation, 10-12 juin 2015, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/soutenabilite/fin-croissance-rr.pdf> ; « La crise est bien celle du capitalisme », *Les Possibles*, n° 9, printemps 2016, <https://france.attac.org/nos-publications/les-possibles/numero-9-printemps-2016/debats/article/la-crise-est-bien-celle-du-capitalisme>. Voir aussi Les Économistes atterrés (J.-M. Harribey, E. Jeffers, J. Marie, D. Plihon, J.-F. Ponsot), *La monnaie, un enjeu politique*, Paris, Seuil, 2018, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/ouvrages/livre-monnaie.pdf>.